

INVITÉE DU JOUR



Karine de Villers

Réalisatrice belge
Présidente
du jury
documentaire

Quotidien

22 Festival International
Cinéma Méditerranéen Tétouan 31 mars 2016

N°5

Dès qu'il est question d'image, il est question de regard

Edito

Investir dans l'avenir

On a pu assister à l'occasion de la projection du film *Le Petit prince*, tiré du chef d'œuvre de Saint-Exupéry, à une véritable célébration du cinéma, en tant que source de plaisir, de passion et de magie. Une joie intense se lisait sur les visages des enfants qui ont pris le chemin du Teatro Español. Certes, il s'agit d'une génération repue d'images (télévision, Smartphones, tablettes, clips...), mais pour ces enfants, il était question d'un rite nouveau, celui du spectacle collectif, dans l'obscurité d'une salle. En tablant donc sur l'ouverture sur l'école, en l'occurrence sur les petits enfants, à travers le cinéma d'animation, présent pour la première fois au Festival, le FICMT veut investir dans l'avenir, en inculquant aux petits l'amour du cinéma qui fait désormais face à une concurrence accrue de la part des nouveaux supports visuels. Concomitamment, en multipliant les initiatives qui ciblent l'école en général, le FICMT cherche aussi à sensibiliser sur la nécessité d'accorder au cinéma une place de choix dans notre enseignement, tous cycles confondus.

Intérêt accru des médias nationaux pour le FICMT



Les médias marocains ont toujours accordé une importance toute particulière au Festival International du Cinéma Méditerranéen de Tétouan; le nombre d'accréditations et de journalistes présents chaque année à Tétouan, lors de cette manifestation ne cesse d'augmenter. En accompagnant le Festival, les médias lui assurent une visibilité amplement méritée. Aussi l'ouverture de la 22ème édition du FICMT a-t-elle trouvé un écho dans les journaux marocains. Dans un article paru le 27 Mars 2016, le quotidien Aujourd'hui le Maroc parle de «La grande messe du cinéma méditerranéen qui a débuté, samedi 26 mars, à Tétouan, par la projection du film *Méditerranée*.» Les grands moments de la cérémonie d'ouverture sont soigneusement décrits, en commençant par «l'hommage rendu au cinéaste marocain Daoud Aoulad Syad et celui, posthume, au critique de cinéma Mustapha Mesnaoui, considéré de son vivant comme un des familiers de cet événement cinématographique.» Aujourd'hui le Maroc semble d'ailleurs faire siens les dires du directeur adjoint du FICMT, Nourddine Bendriss, en rapportant ses propos, auxquels on ne peut qu'adhérer: «Nous sommes persuadés que la culture et les arts participent, comme d'autres secteurs, au développement durable et créent des opportunités pour les jeunes de la ville.» Par un titre fort suggestif («La

grande bleue fête ses cinéastes») le quotidien l'Opinion, dans un article signé Nidal Chrifi, choisit lui aussi de mettre l'accent sur la cérémonie d'ouverture. Il revient, à la même occasion, sur la naissance de cet événement cinématographique: dans les années 80: un groupe de cinéphiles réunis au sein de l'Association des Amis de Cinéma de Tétouan va se doter, chemin faisant, d'un projet d'envergure. Et d'ajouter que c'est la dixième édition qui marque un tournant historique dans son itinéraire, quand les «Rencontres Cinématographiques de Tétouan» se transforment en «Festival International du Cinéma Méditerranéen de Tétouan» se focalisant désormais sur la promotion et la mise en valeur des cinématographies des pays du pourtour méditerranéen. La Méditerranée devient alors à la fois le label et le thème principal du Festival qui n'a eu cesse en trente ans d'existence de monter en puissance, faisant prévaloir un cinéma de qualité répondant aux exigences d'un public avide de films capables de refléter la diversité culturelle et civilisationnelle de la grande baie méditerranéenne. Le quotidien Libération s'est attardé, de son côté, sur le grand hommage rendu au réalisateur marocain Daoud Aoulad Syad qui entretient des rapports privilégiés avec le FICMT.

Album



Médiateurs



Le programme



Fascination

Ici



Milena Bochet, réalisatrice belge, a mis sa fatigue de voyage de côté pour répondre passionnément aux questions du public à l'issue de la projection de son documentaire *De Lola à Leïla*. On a l'impression qu'elle n'est pas sortie de l'histoire familiale de son film.

et là



Keina Espineira a réussi à aborder la question de l'immigration d'une manière suggestive dans son documentaire *Tout le monde aime la mer*. La réalisatrice espagnole a mis en scène des personnages candidats à la traversée vers l'Europe en les présentant comme des êtres porteurs d'histoires légendaires et mythiques.

INVITÉE DU JOUR



Nous sommes honorés que Karine de Villers préside le jury documentaire de la 22ème édition du FICMT. Nombreux sont ceux qui considère le documentaire comme un genre de deuxième, voire de troisième catégorie après les longs et courts métrages de fiction. Comment pourrions-nous nous débarrasser de ce genre de jugements de valeur ?

«Ce jugement de valeur vient à mon avis de la confusion entre le reportage et le documentaire. Pour la plupart des gens, le documentaire est une reproduction de la réalité telle quelle. Hors le documentaire est une mise en récit de la réalité. Le travail d'un cinéaste n'est pas de montrer (reportage), mais de faire voir. Ce qui se passe aujourd'hui est à l'inverse de ce que le documentaire propose, à savoir, regarder sans voir. «Voir» suppose une certaine disponibilité pour se laisser porter par le réel c'est-à-dire l'imprévu. Et ce qui est magnifique avec le documentaire, c'est que le réel propose une infinité de récits, que la fiction ne pourra jamais égaler. D'où l'expression «la réalité dépasse la fiction».

Le documentaire propose une infinité de récits que la fiction ne pourra jamais égaler

Le documentaire se rencontre, de par quelques une de ses techniques, avec le travail des médias qui se multiplient de manière vertigineuse aujourd'hui. Ne pensez-vous pas que le documentaire n'a pas suffisamment profité de la révolution médiatique actuelle ?

Effectivement nous sommes noyés dans la surproduction d'images mais qui souvent ne disent plus rien. Aujourd'hui l'image est devenue le support de la parole surtout dans les séries télé et dans le documentaire télévisuel alors qu'elle devrait parler d'elle-même. J'ai le sentiment que cette surmédiation nous vide (l'esprit) au lieu de nous nourrir.

Avec l'avènement du printemps arabe, les réalisateurs (professionnels et amateurs) ont sorti leurs caméras pour éterniser ses grands moments de l'histoire des populations arabes. Comment avez-vous perçu ses transformations profondes et comment

avez-vous reçu les films documentaires qui abordent ce sujet brûlant ?

Avec les événements du printemps arabe, ce qui était intéressant c'est que l'Occident était devenu spectateur et non plus acteur. Nous assistions à un bouleversement. Nous étions «envahis» par des images qui venaient de l'Orient. C'était très réjouissant de voir des jeunes s'emparer de l'outil caméra et filmer. Nous avons alors cette sensation «magique» de vivre ce printemps avec eux. De partager ce moment qu'on savait qu'il ne se reproduirait pas. On retrouvait tout d'un coup le cinéma du réel (documentaire) dans son essence la plus forte c'est-à-dire une mise en partage. Et cela n'a été possible que parce qu'il y avait des portables, des petites caméras – un outil démocratique filmant un événement qui allait amener à plus de démocratie, c'est ce que nous espérions tous. Les codes du cinéma étaient d'un seul coup partis en éclats pour faire place à l'urgence de partager une révolution en marche. Les images filmées renvoyaient une autre vision du monde avec une détermination, une énergie et une

force de vie sans pareil.

A votre avis, faut-il recevoir le documentaire comme une représentation fidèle de la réalité ?

C'est un leurre de penser qu'une image puisse être neutre. Dès qu'il est question d'image, il est question de regard et dès qu'il y a regard, il y a point de vue. L'objectivité, le regard neutre est impossible. C'est pourquoi on peut faire dire n'importe quoi aux images.

Trouvez-vous que la tâche de président(e) de jury est très ardue ? Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à un rôle (d'acteur) cinématographique très complexe ?

Etre présidente suppose de comprendre ce qu'il y a derrière une image, d'être ouvert à ce qu'elle nous raconte, à la multiplicité des regards. C'est savoir regarder sans préjugés et partir à la découverte. C'est un rôle à tenir avec le plus de disponibilité et de conscience possible.

Programme

SALLE AVENIDA

16h : Techo y comida de Juan Miguel del Castillo, Espagne, 2015, 90mn

18h30 : Narcisse de Sonia Chamkhi, Tunisie, 2015, 90mn

21h30 : Les frontières du ciel de Farès Naanaa, Tunisie, 2015, 83mn

SALLE ESPAGNOL

15h : Programme Films d'animation

17h : Programme courts métrages N° 3

19h : Sotto Voce de Kamal Kamal, Maroc, 2013, 94 mn (VO st Fr)

SALLE INSTITUT FRANÇAIS

16h : Nous n'avons jamais été enfants, Mahmoud Soulimane, Egypte, 2015, 80mn, (VO ST Fr)

18h30 : Le Poids de L'Ombre, Hakim BelAbbas, Maroc, 2015, 82mn, (VO ST Fr)

WACHMA



«Cinéma et médias audiovisuels» et « Cinéma et cité » sont les deux dossiers du numéro 13 de la revue cinématographique Wachma (Hiver 2016). Les rapports multiples entre cinéma et télévision, cinéma et nouvelles technologies de communication, cinéma et Internet... sont analysés et décortiqués par des critiques de renom et des professionnels soucieux du devenir du 7ème art. Certes, désormais tout le monde a la possibilité de voir les films à la télé, sur Internet, sur les téléphones portables, mais, les véritables émotions, on les vit face au grand écran

Narcisse, de Sonia Chamkhi



Sonia Chamkhi, réalisatrice tunisienne de Narcisse (son premier long métrage) vient au cinéma après s'être d'abord aguerrie au théâtre. Et ce va-et-vient entre le cinéma et le théâtre rappelle la figure emblématique de la « divine » indomptable Sarah Bernhardt.

La première séquence du film met en scène une troupe de danseurs homosexuels au milieu de laquelle Hind, la protagoniste, fait vibrer son corps au rythme de la musique. Elle fait des répétitions de la pièce dirigée par son mari Taoufik dont le projet n'aboutira pas car il sera arrêté suite à son incapacité à s'acquitter d'engagements financiers vis-à-vis

de sa première épouse. Il ne réussira pas non plus à persuader Hind, sa seconde épouse, de la manière avec laquelle la pièce devrait s'achever. Celle-ci, et après l'incarcération du mari-réalisateur dont l'égoïsme machiste est avéré, parviendra à terminer la pièce à sa guise.

Au milieu des crises qu'elle traverse, Hind est consolée par la présence à ses côtés de son frère Mehdi, devenu homosexuel après avoir été victime de viol pendant son enfance. Mais Mehdi sera tué par son compagnon Ziad qui n'accepte pas le fait qu'il puisse le quitter pour épouser Sara, dont il est tombé amoureux.

A bord de sa voiture et en compagnie de son fils unique, Hind déambule dans les rues de Tunis et de Mahdia en poursuivant la recherche d'un dénouement possible à sa pièce de théâtre. On entend alors les cris des manifestations, des protestations et des soulèvements qui ont accompagnés la Révolution du Jasmin.